

**Compte rendu, opéra.
Paris. Auditorium du Musée
d'Orsay, le 6 février 2014.
Jacques Offenbach : La Chatte
métamorphosée en femme.
Magali Léger, Pauline
Sabatier, François Rougier,
Guillaume Andrieux. Benjamin
Lévy, direction musicale.
Alexandra Lacroix, mise en
scène**



Rareté à l'Auditorium du Musée d'Orsay : Benjamin Lévy, directeur musical de la compagnie Les Brigands et amoureux de la musique de Jacques Offenbach, permet au public parisien de découvrir une œuvre méconnue du « petit Mozart des Champs-Élysées », fruit de la rencontre entre le compositeur et le grand librettiste Scribe, les deux esprits adaptant une fable de Jean de la Fontaine pour donner naissance à un opéra-comique

en un acte, **La Chatte métamorphosée en femme. Créée en avril 1858**, quelques mois avant Orphée aux Enfers qui allait apporter célébrité et succès à son auteur, cette pièce courte

aux rebondissements nombreux nous permet de goûter à une musique d'un goût exquis, pétillante et enlevée, où la mélancolie n'est pourtant jamais bien loin.

Servie par la mise en scène dépouillée et parfaitement évocatrice d'Alexandra Lacroix, cette production simple se sert de la félinité de son sujet pour évoquer ce qui apparaît pour nous comme l'importance du rapport au corps, magnifié toute la représentation durant par la présence de la Chatte, superbement incarnée par la chorégraphe et danseuse Francesca Bonato, à la présence évidente aux mouvements d'une élégance jamais prise en défaut.

La félinité faite femme

Dirigé avec une fougue malicieuse par Benjamin Lévy, l'Orchestre de chambre Pelléas sonne très équilibré, parfois trop sonore pour l'intimité du lieu, mais bondissant d'un élan irrésistible. On demeurerait surpris sur le papier par les morceaux ajoutés, postérieurs à la partition originale, mais force est de reconnaître que la romance de Fortunio convient parfaitement à la passion secrète dont brûle Guido pour sa chatte, et que le ballet des Flocons de neige extrait du Voyage dans la Lune apporte toute sa fantasmagorie tourbillonnante à la transformation de la féline créature en charmante jeune femme. Seul l'air de Catherine tiré de Pomme d'Api apparaît incongru, prenant place à un moment de l'intrigue où Marianne, à qui il revient, est censée demeurer muette.

Le plateau, très soudé et parfaitement rompu à ce répertoire, n'apporte que des satisfactions. Court mais marquant, le rôle de Dig Dig trouve en Guillaume Andrieux un interprète idéal, capable de toutes les prouesses, allant jusqu'à chanter – et très bien – la tête en bas, suspendu par les pieds au lustre qui surplombe le plateau !

Touchante dans son premier air, Pauline Sabatier, qu'on retrouve avec plaisir depuis un Lazuli marquant à l'Opéra du

Rhin dans l'Etoile de Chabrier en 2008, fait admirer la beauté de son timbre velouté, qui n'a rien perdu des qualités musicales et émotionnelles qui nous avait marqués alors.

Toujours à sa place dans le répertoire français, François Rougier, après Fritz à l'Athénée voilà deux mois, renoue avec Offenbach et incarne excellemment ce personnage misanthrope qu'est Guido, grâce à son émission claire et percutante.

Elle aussi habituée au répertoire léger du 19e siècle, Magali Léger se coule avec une aisance déconcertante dans le rôle facétieux de Minette et adopte les manières félines avec un plaisir non dissimulé. Vocalement, elle paraît très à son aise dans cette écriture nécessitant à la fois clarté du texte et aisance dans l'aigu, et remporte ainsi un beau succès au moment des saluts. Enjoué, on ressort de la salle, répétant le maître mot du refrain de Minette : « Miaou ».

Paris. Auditorium du Musée d'Orsay, 6 février 2014. Jacques Offenbach : La Chatte métamorphosée en femme. Livret de Scribe et Mélesville d'après une fable de Jean de La Fontaine. Avec Minette : Magali Léger ; Marianne : Pauline Sabatier ; Guido : François Rougier ; Dig Dig : Guillaume Andrieux ; La Chatte : Francesca Bonato. Orchestre de chambre Pelléas. Benjamin Lévy, direction musicale. Mise en scène et scénographie : Alexandra Lacroix ; Chorégraphie : Francesca Bonato ; Costumes : Aline Ehrsam ; Lumières : Anne Vaglio ; Orchestration : Thibault Perrine ; Chef de chant : Martin Surot.

DVD. Offenbach : Les Contes d'Hoffmann (Denève, 2013)



DVD. Offenbach : Les Contes d'Hoffmann (Denève, 2013). Cauchemard féérique. Barcelone, Liceu, février 2013. Pelly connaît bien les Contes hofmanniens, mais ici, rétablis selon la révision pertinente qu'en propose aujourd'hui le spécialiste reconnu (légitimement) Jean-Christophe Keck. L'opéra y gagne un surcroît de cohérence et de vivacité, de tension et de profondeur, tout au long des 3 tableaux féminins : Olympia, Antonia, Giuletta; triptyque

fantastique qui exprime l'amertume du poète, sa malchance amoureuse qui est plus qu'incidents en série : malédiction vénéneuse et obsessionnelle (d'où son fort éthylisme exposé dès le prologue et ses glous glous gouleyants) ...

La mise en scène reste efficace, forte, parfaitement cynique et glaçante quand paraît la figure diabolique, versatile, volubile, ironique, sardonique, selon ses masques : Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto (expressionnisme et fantomatique idéal de Laurent Naouri : c'est lui le champion de la production). Le jeu d'échelle des décors ajoute au délire visuel, celui d'un cauchemar façon ciné berlinois ou pièce noire, âpre à la Ibsen... propre à nous plonger dans un vertige hypnotique et nauséeux. Le fini esthétique est parfait : il laisse explicite ce fantastique suffoquant et glacial du romantisme français à l'opéra. En Hofmann Michael Spyres n'a pas l'élégance cynique articulée de son partenaire français mais l'engagement est louable.

Parmi les héroïnes, 3 différentes chanteuses ici quand souvent on préfère distribuer les 3 rôles à une seule cantatrice (au risque qu'elle y laisse une partie de sa voix), seule Natalie Dessay en Antonia déçoit : le chant n'est plus qu'ombre et

déchirure, un constat parfois douloureux. La diva a bien fait de se consacrer au récital de chansons, c'est un autre défi plus adapté à sa voix malheureusement atteinte. Celle qui fut une Olympia légendaire (dans la mise en scène de Savary à Orange) pâlit : quel dommage. Dans la fosse, règne l'équilibre et la mesure d'une baguette habile dans le répertoire français, le rousselien Stéphane Denève.

Visuellement, le spectacle est somptueux ; la force du fond démoniaque captive de bout en bout, grâce à l'incarnation d'un Naouri au sommet.

Jacques Offenbach (1819-1880) : Les contes d'Hoffmann. Version Keck. Michael Spyres (Hoffmann), Kathleen (Olympia), Natalie Dessay (Antonia), Tatiana Pavlovskaya (Giuletta), Laurent Naouri (Lindorf, Coppelius, Miracle, Dapertutto), Michèle Losier (La Muse, Nicklausen) ... Chœur et orchestre du Grand Théâtre Liceu de Barcelone. Stéphane Denève, direction. Laurent Pelly, mise en scène. 2 dvd Erato 46369140. Enregistrement réalisé en février 2013. NTSC 16/9.

**Compte-rendu : Saint-Etienne.
Grand Théâtre Massenet, le 17
mai 2013. Offenbach : La
Princesse de Trébizonde. Amel
B-Djelloul, Marie Kalinine, ...
Laurent Campellone,**

direction. Waut Koeken, mise en scène

Rareté à l'Opéra-Théâtre de Saint-Etienne : première représentation dans son intégralité de la Princesse de Trébizonde d'Offenbach, considérée à son époque comme l'un des plus grands



chefs-d'œuvre de son créateur. Créée en juillet 1869 à Bade dans une version en deux actes, cette pièce est remaniée pour les Bouffes Parisiens et conquiert la capitale en décembre 1869 dans une nouvelle mouture en trois actes, comportant dix morceaux de plus, gagnant ainsi en unité, la musique demeurant toujours aussi inspirée et réjouissante. Le succès est tel que, jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'œuvre est jouée partout, de Londres à Vienne, jusqu'aux Etats-Unis et en Australie. A Prague, de 1863 à 1883, elle figure même parmi les huit opéras les plus joués, aux côtés du Faust de Gounod et du Trouvère de Verdi, devançant même Les Huguenots de Meyerbeer et La Muette de Portici d'Auber.

Princesse trépidante

Saluons l'audace de la maison stéphanoise, qui, après le spectacle donné par Les Tréteaux Lyriques au Trianon voilà

plus de trois ans, offre à son public une fastueuse production pour servir au mieux ce petit bijou de l'opéra bouffe Offenbachien.

L'intrigue nous conte les aventures de la famille de saltimbanques composée de Cabriolo, sa sœur Paola, ses filles Zanetta et Régina, auxquels se rajoute Trémolini, ancien domestique devenu forain par amour pour Régina. La troupe abrite un musée de cire qui fait figure d'attraction. Mais lorsque le nez de la Princesse de Trébizonde, poupée phare de l'exposition, se retrouve cassé, c'est Zanetta qui prend sa place. Le prince Raphaël, en visite à la foire, s'éprend instantanément de la » statue « . C'est alors que les saltimbanques gagnent un château en loterie : ils doivent quitter leur vie de bohème. Mais ils s'ennuient dans leur nouvelle demeure, et le prince Raphaël force son père, le prince Casimir, à acheter la collection de cire de Cabriolo, notamment la Princesse si troublante de vie, ainsi que toute la troupe. Il peut ainsi profiter à loisir de sa Zanetta, statufiée aux seuls yeux de la cour. A la faveur de la nuit, un triple rendez-vous galant s'organise, interrompu un instant par Casimir, qui finit par proclamer un mariage général.

Le personnage de la Princesse préfigure irrésistiblement l'étrange Olympia et annonce déjà Les Contes d'Hoffmann. C'est cette piste qu'a suivi le metteur en scène belge **Waut Koeken**, mariant avec bonheur l'esprit forain à la satire sociale, le romantisme nimbé de noirceur d'Hoffmann étendant son aile à tout le spectacle.

Ainsi cet orgue de barbarie aux accents inquiétants et hypnotiques, égrenant des extraits d'œuvres du Petit Mozart des Champs-Élysées, et notamment au troisième acte, la célèbre Barcarolle, au moment du triple rendez-vous nocturne. Superbe idée que cet immense carrousel évoquant à la fois la ronde, le tourbillon, la foire, la prison dorée de notre troupe de saltimbanques. Les costumes, fantasques et bariolés, évoquent à merveille cet esprit de cirque rappelant à chacun son âme

d'enfant, et les dialogues, évoquant avec brio l'actualité, font mouche à chaque instant, pour un éclat de rires général.

La distribution réunie sur le plateau se révèle remarquable de cohésion comme d'enthousiasme communicatif. Aux côtés du Sparadrap à l'humour ravageur d'Antoine Normand et du Prince Casimir, jeune père, toujours bien chantant, clair, incisif et percutant de **Raphaël Brémard**, on ne peut qu'être séduit par la famille du Cabriolo hilarant de **Lionel Peintre**. Le Trémolini d'**Emilio Gonzalez Toro** fait admirer son beau timbre, malgré des aigus prudents, tandis que **Romie Estèves** virevolte en Régina : elle éclaire son geste vocal, à mi-chemin entre mezzo et soprano. Mention spéciale pour la Paola ardente de **Marie-Thérèse Keller**, à l'abattage dévastateur, et véritable leçon de chant français, tant dialogues et chant semblent portés par la même émission haute et claire, portant loin dans la salle, le moindre mot et la moindre intention.

Marie Kalinine trace un portrait tout en tendre mélancolie du Prince Raphaël, rappelant Chérubin, Siébel et Oktavian, en un personnage très attachant. Seule demeure une certaine opacité vocale, comme un grossissement des voyelles, rendant la compréhension du texte parfois difficile et ôtant à l'instrument une partie du rayonnement brillant qu'il pourrait avoir avec un geste moins opératique et plus proche de la voix parlée. Le contraste est frappant avec la Zanetta toute en clarté naturelle d'**Amel Brahim-Djelloul**, aussi piquante que ravissante, gardant une part de mystère en Princesse mécanique, un dédoublement de personnalité ajoutant au charme de la jeune femme.

Tous semblent s'amuser comme des fous, galvanisés par les étourdissants acrobates présents sur scène et soutenus par un **Chœur Lyrique Saint-Etienne Loire** en grande forme, pleinement investi dans ce projet tourbillonnant.

Même malice débordante à la baguette : **Laurent Campellone** prend un plaisir visible à diriger cette partition débordante de couleurs et de folie, suivi comme un seul homme par un

Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire aux couleurs superbes, à la sonorité éclatante, à la jubilation évidente. Et c'est un triomphe au rideau final qui salue cette découverte musicale aussi gourmande qu'une pomme d'amour et une barbe à papa, dont on reprendrait bien un morceau.

Saint-Etienne. Grand Théâtre Massenet, 17 mai. Jacques Offenbach : La Princesse de Trébizonde. Livret de Charles Nutter et Etienne Tréfeu, adapté par Waut Koeken et Benjamin Prins. Avec Zanetta : Amel Brahim-Djelloul ; Le Prince Raphaël : Marie Kalinine ; Cabriolo : Lionel Peintre ; Trémolini : Emilio Gonzalez Toro ; Régina : Romie Estèves ; Paola : Marie-Thérèse Keller ; Le Prince Casimir : Raphaël Brémard ; Sparadrap : Antoine Normand ; Le Directeur de la Loterie : Christophe Bernard ; Les Pages : Roselyne Giraud, Catherine Bernardini, Claire Babel, Anne Crabbe, Catherine Séon, Stéphanie Boré. Chœur Lyrique Saint-Etienne Loire. Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Laurent Campellone, direction musicale ; Mise en scène : Waut Koeken. Dramaturgie et assistante à la mise en scène : Benjamin Prins ; Scénographie : Benoît Dugardyn ; Costumes : Nathalie Van Nyvelseel ; Lumières : Nathalie Perrier ; Chorégraphie : Joshua Monten ; Chef de chœur et assistant à la direction musicale : Laurent Touche ; Chef de chant ; Cyril Goujon

Offenbach : La Grande Duchesse



Paris, Athénée Louis Jouvet, du 12 décembre 13 au 5 janvier 14 ... Chez Offenbach, l'orchestre commente avec ironie ce qui se passe sur scène... En 1867, Offenbach égratigne avec délices et délire le militarisme européen, plaie des nations belliqueuses ... dont au premier rang la France et la Prusse. La Grande Duchesse combine fantasque et versatilité déconcertante que le metteur en scène aborde sans

maquillage. Entre antichambres du pouvoir et front militaire : les sbires passent leur temps à faire et défaire, installer pour démonter. Une joyeuse danse dérisoire qui fait tout le sel sarcastique de ce spectacle où la diversité des formes instrumentales servent au plus près l'acuité du propos. On le sait Les Brigands ont fait de la réduction, une spécificité expressive déterminante.

La Grande Duchesse

[à l'Athénée Théâtre Louis Jouvet](#)

d'après

La Grande Duchesse de Gérolstein, 1867 de Jacques Offenbach

Opéra bouffe

livret Henri Meilhac et Ludovic Halévy

direction musicale : Christophe Grapperon

mise en scène : Philippe Béziat

avec la Compagnie Les Brigands

[12 décembre 2013 > 5 janvier 2014](#)

Informations
Réservations